



# *Paris après la pluie*

F. Castellani

F. Castellani

## Paris après la pluie

© F. Castellani, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4540-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Le petit coup de pouce de Virginia Woolf

Paris, le 12 octobre 2020.

Je regarde sur le côté, le souffle haletant, les murs de ma chambre me poussent. Ne pensons-nous à la liberté que lorsque nous sommes en prison ? J'ai appris que la liberté pouvait avoir de multiples visages. Selon moi, c'est un état mental auquel nous parvenons lorsque nous faisons un choix et dont nous acceptons consciemment les conséquences pour le corps, l'esprit et l'âme.

J'y ai toujours cru et, avec cette idée, j'ai surmonté de nombreux défis. Mais qu'en est-il quand nous ne pouvons pas choisir ? Quand la situation nous est imposée ?

Il y a longtemps, je ne savais plus ce que c'était que d'être coincé. J'ai toujours trouvé un moyen d'évasion, ou une occasion de transformer la malchance de la vie en chance. Et je me sentais fière de cela ! Cependant, en cette année 2020, l'inattendu s'est produit. Le monde s'est arrêté avec la pandémie et avec elle mon travail et mon espoir. Je me retrouve désormais coincée et n'ai plus d'air, avec ou sans le masque anti-Covid-19.

Mon travail consiste à donner des conférences sur l'histoire de l'art dans les musées de Paris. Au premier *lockdown*, tout était fermé. J'ai compris et respecté les consignes sanitaires. Le Covid-19 s'est répandu avec une force et une vitesse féroces, une quarantaine sévère s'est avérée nécessaire pour contenir la pandémie. Ne vous méprenez pas. La santé est prioritaire à mes yeux, le confinement était vraiment nécessaire.

Après près de trois mois de pandémie, des signes d'amélioration sont apparus et, à partir de mai 2020, nous avons progressivement commencé à sortir du confinement.

Cependant, cette ouverture a duré seulement le temps de la chaleur estivale dans l'hémisphère nord. Malheureusement, le nombre de cas et de décès a augmenté et un deuxième confinement a été décrété en octobre. Cette fois plus souple, de sorte que tous les commerces étaient cette fois ouverts. Les magasins de vêtements, de décoration et d'appareils électroménagers l'étaient et tout le monde s'y pressait.

Les musées, les salles de théâtre et les cinémas, cependant, demeuraient encore toujours fermés, car jugés comme « non essentiels ». C'est là qu'a débuté mon indignation, au-delà de la tristesse que j'éprouvais au regard de la situation mondiale. Ces mots me pèsent. C'était comme s'il y avait de la vie dehors, mais qu'ici, en mon for intérieur, l'espoir avait été jeté dans une pièce froide et sombre, enfermée derrière une porte qui aurait porté l'inscription « non essentiel ».

Depuis, je me sens morte, comme si mon âme s'était détachée de mon corps. Je connaissais bien ce sentiment de distanciation d'avec moi-même, je l'avais vécu auparavant. Je vois, j'entends et je comprends tout ce qui se passe autour de moi, mais je ne ressens rien. L'important est que je veux désespérément ressentir quelque chose, quelque chose de bien.

J'ai décidé de poursuivre un tel espoir. Comment ? Écrire, ce pour trois raisons très importantes.

La première était qu'un jour, ma boîte mail signalait qu'elle était pleine et ne pouvait plus recevoir de nouveaux mails. Tous mes GB avaient été utilisés. À ce moment-là, j'ai entrepris de nettoyer ma boîte de réception. Au bout de quelques heures, j'ai ouvert un message qui datait d'il y a sept ans. Il s'agissait d'un e-mail d'adieu que mes amis du Brésil m'avaient envoyé, au moment où j'avais quitté ce pays pour la France, et qui disait ceci :

« Coucou Francesca,

Nous sommes très heureux de la nouvelle de ton voyage à Paris pour enfin poursuivre ton rêve.

Tu nous manqueras beaucoup lors des concerts de jazz à la *Vila Madalena*, tes danses bizarres sur la table, ton monde particulier et la musique que toi seule peux entendre. Nous penserons à toi, à nos pique-niques au parc *Ibirapuera*, aux visites des musées. Mais ce qui nous manquera le plus, ce sont les entrées aux défilés SPFW que tu avais et, surtout, ton rire qui commence de façon élégante, mais qui fait d'étranges bruits de cochon entre les deux.

Nous voulons que tu saches que nous sommes très fiers de toi, que tu représentes une vraie femme guerrière, courageuse et que rien ne peut t'arrêter.

Lorsque tu as quelque chose en tête, tu vas toujours jusqu'au bout. Tout le monde n'a pas le courage de quitter un emploi dans une multinationale, un petit ami et une famille unie pour poursuivre un rêve dans un endroit si lointain !

Paris a de la chance de t'avoir. Nous espérons que nous pourrons nous revoir bientôt, dès que possible. Ah ! Carolina a dit qu'elle allait essayer d'aller te rendre visite l'année prochaine !

Un gros bisou, avec tout l'amour et l'affection de tes amis

Hellen, Carolina, Duda, Antônio, João et Gu. ».

À la lecture de cet e-mail, un morceau de bonheur cherchait à émerger en moi, mais tel ne fut pas le cas. Au lieu de cela, je me sentais gênée, c'était comme si j'avais été en train de lire un message privé, d'entrer dans l'intimité de quelqu'un d'autre.

Qui était l'individu dont ces gens parlaient ? Cette personne qui m'était étrangère m'avait manqué, celle que je devais appeler « moi ». Les jours passèrent et, au fur et à mesure, je voulais redevenir, ou plutôt reconnaître cette personne pleine de vie que j'avais connue, cette vie que je n'avais plus en moi. Donc en premier lieu, j'écris dans le but de me souvenir.

La deuxième raison pour laquelle j'ai décidé d'écrire est que le fait que les musées aient été jugés « non essentiels » par le gouvernement a commencé à l'exclure de plus en plus de la société, car mon essence était faite d'art. Désormais, l'on déclarait que L'ART N'ÉTAIT PAS ESSENTIEL, que JE n'étais pas essentielle, que MA VOIX n'était pas essentielle, MON TRAVAIL n'était pas essentiel, MES ENTRAILLES n'étaient pas essentielles.

Alors, j'écris pour montrer à quel point l'art a fait et fait encore partie de ma vie chaque jour. Pas seulement en tant que travail, mais comme philosophie de vie. Je ne peux pas accepter qu'en 2020, la culture soit considérée comme « non essentielle », encore moins dans cette Ville Lumière, la ville des arts.

La troisième raison qui m'a poussée à écrire est que je me suis souvenue que j'avais le droit d'écrire, de me placer dans la position d'écrivain, un espace conquis par tant de femmes que j'admire, comme Virginia Woolf. Avec elle, j'ai appris qu'en ayant du temps et une chambre à moi, l'écriture devient une occasion morale de défendre mes idées.

Peut-être pensez-vous : "Mais vous êtes seule !" Non, je ne le suis pas. J'ai

mon conjoint, qui est ma famille ici, et c'est un plaisir de l'avoir pour compagnon. Cependant, ne confondons pas l'amour romantique avec l'amour de soi-même, ou encore avec le but de la vie. Tous deux sont certes extrêmement importants, mais l'un ne remplace pas l'autre.

J'ai décidé d'écrire pour me rappeler qui j'étais, pour manifester et montrer à quel point l'art est essentiel en tant que philosophie de vie - je veux dire ici en guise de soutien pour nous aider et nous guider dans la recherche de la sagesse, de réponses ou, dans mon cas, de mon propre équilibre. L'acte d'écrire constitue mon aventure sur le chemin d'un tel espoir. Tout du moins tel était mon ressenti avant la pandémie, et si j'ai réussi à me relever une fois, pourquoi ne le ferais-je pas à nouveau ?

Mais commençons par le début quand j'étais encore Francesca B. Castiglione...

# Partie I

## Sortie à la Saramago ou la rupture de la chaîne

J'ai travaillé pendant près de dix ans dans la mode et le marketing à un rythme effréné. C'est en 2014 que ma vie a pris une nouvelle direction. Imaginez un peu. Je travaillais pour une multinationale française à São Paulo depuis près d'un an, aux côtés d'environ 200 autres personnes. Ma directrice Helena, mon directeur François et moi étions côte à côte.

Avant une réunion ordinaire, le directeur m'a appelée : « Fran, avez-vous cinq minutes ? »

« Bien sûr ! », ai-je répondu.

« Votre travail sur le dernier projet était impeccable et beaucoup de gens vous regardent avec estime. Félicitations ! Nous avons vraiment besoin de gens comme vous par ici. Ce marché est nouveau et en pleine croissance. »

J'ai remercié sans très bien comprendre ce qui se passait, j'étais juste fière.

« Nous voulons vous récompenser. Vous avez été sélectionnée pour le projet de la prochaine étoile. Nous allons doubler votre salaire et vous allez gagner un entretien personnalisé sur votre carrière auprès d'un psychologue spécialisé dans le monde des affaires en France pendant une semaine. N'est-ce pas magnifique ?

« Wow ! C'est vraiment merveilleux », ai-je répondu en essayant de ne pas montrer ma nervosité. « Et comment ça marche ? ».

« Il vous suffit de signer un contrat promettant que vous ne nous quitterez pas pendant au moins sept ans... ».

“Hum... Merci beaucoup, je vais y réfléchir. ».

« Il n'y a rien à réfléchir, chérrrie. C'est une mine d'or pour vous !”

J'ai souri et quitté la pièce. L'opportunité était vraiment incroyable, qui ne serait pas heureux d'apprendre une telle nouvelle de toute façon ? J'allais cesser de passer d'une entreprise à l'autre et je pourrais m'installer, m'épanouir. La



vérité est que mon intuition a déclenché une alarme ici, dans ma poitrine, et m'a inspiré de la méfiance. La simple idée de devoir signer un contrat qui allait m'obliger à rester aussi longtemps au sein d'une entreprise, sans avoir la possibilité de la quitter, m'attristait presque.

Je savais pourtant bien que je devrais me réjouir que l'on me propose une telle opportunité et une partie de moi était en effet heureuse, mais d'une certaine manière, je me sentais comme dans ce film *Click* de Frank Coraci, dans lequel le personnage clique sur la télécommande de sa télévision et voit les cinq ou dix ans dernières années de sa vie défiler. Je n'aimais pas ce que je voyais.

J'achèterais probablement un appartement et je m'endetterais ainsi pour des dizaines d'années, ce qui me ferait me serrer la ceinture durant une longue période dans cette vie, dans ma propre ville, un endroit que j'aime. Mais je pense que je peux dire que je connais déjà ce petit morceau du monde. Mon rêve de voyager à travers le monde ? Mon âme d'aventurière ? Allais-je pouvoir la cultiver pendant sept ans ? Une avalanche de doutes m'a fait émettre un long soupir.

Est-ce que ce que je voulais vraiment, c'était continuer à travailler 12 à 16 heures par jour ? À quand remontait ma dernière sortie avec mes amis, sauf lors d'un *happy hour* de 30 minutes avec deux bières rapidement avalées pour répondre à l'appel de mon patron ?

J'ai commencé à réaliser que cette idée m'éloignait de moi-même. C'était comme s'il avait existé quelques centimètres de distance entre mon corps et mon âme. Je ne le voyais pas, mais je le sentais. C'était comme ces doublages de feuilletons mexicains des années 90 qui accusent un retard sonore. La bouche de l'acteur cesse de bouger et esquisse un sourire un peu forcé, mais la voix de la traduction continue à prononcer deux ou trois mots supplémentaires.

Signer ce papier m'obligerait à mener une vie ordinaire et non celle dont j'avais rêvé. Au fond, j'avais espéré que l'argent que j'accumulerais se transformerait en autre chose, et non en un appartement situé près de l'entreprise à proximité de la maison de mes parents. Ce serait comme accepter que mon âme et mon corps soient séparés pour toujours. Quoi qu'il en soit, avant de signer ce contrat, je devais faire l'immersion avec le psychologue. J'ai fait mes valises et je me suis rendue à Paris.

## La plongée

J'étais là dans la ville de lumière, aux frais de la princesse. Je ne pouvais pas le croire, tout était si merveilleux ! Pour nous rendre à l'entraînement, nous sommes passés par l'île de la Cité où se trouve la cathédrale Notre-Dame (celle du Bossu, de l'histoire de Victor Hugo !). Nous étions déjà passés par l'hôtel de Ville historique, un immense bâtiment reconstruit en 1882, après avoir été incendié pendant la Commune de Paris le 24 mai 1871.

La rencontre a duré toute la journée. Le soir, j'avais besoin de répondre aux e-mails, car en raison du décalage horaire de cinq heures, au Brésil le personnel était encore au travail.

Pendant mes quatre jours de séjour à Paris, je suis passée devant Notre Dame mais n'ai pas pu y entrer une seule fois, car j'étais avec le chauffeur de l'entreprise et je ne pouvais pas changer de parcours ou m'arrêter. Je me sentais comme une enfant qui passe des journées à regarder une poupée dans la vitrine d'un magasin sans jamais pouvoir la toucher.

La psychologue qui dirigeait la rencontre était portugaise et avait un accent très marqué. Souriante, elle a expliqué très naturellement que j'étais en sécurité - bien qu'il s'agisse là d'un événement payé par l'entreprise, je pouvais me sentir à l'aise pour m'ouvrir et tout dire le plus sincèrement possible, car, pour des raisons éthiques, elle ne divulguerait pas les résultats. Je n'avais pas songé à cela, mais j'ai malgré tout soupiré de soulagement.

Cette analyse psychologique intensive m'a fait me sentir de plus en plus éloignée du Brésil, de la vie que je menais là-bas et plus proche de moi-même. Je veux dire par là que je n'étais plus la travailleuse subordonnée, ou la fille, ou l'amie, ou la petite amie. J'étais juste moi. Seulement. Mais sans être dans la solitude. J'étais accompagnée de moi-même. Comprenez-vous ? Il est étonnant de voir à quel point la distanciation physique d'un endroit peut faire taire les angoisses et calmer le cœur.

C'est cette sensation que j'ai vécue là-bas et lors de plusieurs autres voyages réalisés dans ma vie. C'était comme si chaque voyage dans une autre ville ou un autre pays était aussi un voyage dans un endroit en moi, qui ne demandait qu'à être exploré.